

CHAPITRE 30

LA CLINIQUE VITA-MED

Après une négociation serrée, me voilà responsable de la gestion, la direction et la promotion de ce centre de naturothérapie (Naturheilkunde...).

Là, il fallut que je m'adapte à tous niveaux, à commencer par la façon de me vêtir. Fini le jean et la liquette relax. Ces « guenilles » durent être remplacées par le classique « complet crétin cravate », d'autant plus que le salaire était à la hauteur, ce qui me permit de me « caméléoniser ».

Il fallut faire montre d'ingéniosité dans un domaine dans lequel je n'avais aucune expérience pratique ni théorique d'ailleurs. La gestion de cette clinique, sorte de petite entreprise, constituait pour moi rien de moins qu'un monde nouveau. Je me réjouissais de pouvoir mettre en pratique une méthode empirique basée sur ma seule intuition. Les résultats ne se firent pas attendre.

Cette clinique ouvrait ses portes avec moi et il me plaisait de la façonner à mon goût. Toutes mes qualités humaines, professionnelles et autres étaient mises à contribution. Je me sentais plein d'énergie, d'espoir et d'idées... cela ne pouvait que fonctionner.

Parallèlement, je venais de décrocher un poste à SOS-médecins et faisais ainsi de deux pierres quatre coups. Durant mes gardes de nuit, je « recrutais » des patients sans médecin traitant que je suivais ensuite dans ma clinique. De plus, je touchais un important salaire supplémentaire, gonflant considérablement mes revenus au point qu'à cette époque de ma vie, je gagnais jusqu'à quatre à cinq fois un salaire d'assistant... ah, la sphère privée!

SOS-médecins venait à peine d'être créée par P. Froidevaux, suite à un différent existant entre l'AMG (association des médecins) et lui. Il avait décidé de fonder sa propre association « dissidente » et schismatique, jugeant mauvaise la qualité du service de garde de son concurrent.

Il est vrai, en tout cas au début, que son idée était louable. De plus et surtout à cette époque, Pierre (encore un) était quelqu'un de bien, gentil de surcroît avec une qualité singulière: il était le premier médecin à oser s'élever contre la « congrégation » des mandarins en blouse blanche. Cela lui valut de nombreuses inimitiés et quelques procès qu'il semble avoir gagnés. Rien que pour cela, je te dis: **Bravo Froidevaux!**

Par la suite cependant, il s'est engagé, que dis-je compromis en politique. Ainsi ce beau et noble profil le caractérisant s'était-il dissipé dans de gris embruns phagocytant ceux qui se frottent avec la grande «variable»... mais ceci est une autre histoire.

Mon travail consistait essentiellement en des gardes de nuit.

Voici de quoi se composait l'essentiel de mes «menus» à SOS-médecins:

- Tout ce qui avait trait à l'urgence à proprement parler, la cardiologie étant la principale composante: infarctus, malaises cardiaques, etc.
 - Les visites à domicile, en particulier les angoisses et la solitude nocturnes de cette «belle» ville de Genève.
 - Le travail pour la police:
 - Les alcoolémies. Genève est une ville très alcoolique et dépressive (relation de cause à effet...)
 - Les suicides, encore une caractéristique de la «mortelle» Genève.
 - Les morts accidentelles
 - Les viols (sans commentaire...)
 - Les morts dans la solitude, l'un de ses plus sinistres aspects...
- Je vais juste vous compter quelques histoires vécues.

Les solitaires:

J'étais souvent appelé par des personnes qui vivaient dans «l'obscurité» la plus totale. Elles désiraient simplement parler à quelqu'un de leur désespoir... combien de personnalités «cassées» n'ais-je pas rencontrées... elles m'exposaient ce à quoi était réduite leur existence vécue dans leurs appartements sales, éclairés par le plafonnier froid de leurs cuisines, sur les murs desquelles il était difficile de distinguer la couleur de la peinture beige du jaune de l'huile de friture qui s'y était déposé depuis toutes ces années.

Ils vivaient au Lignon, la Servette ou St-Jean, mais leurs appartements étaient tous semblables avec ce même mobilier contreplaqué de formica sur lequel s'alignaient de nombreux bibelots disparates, quelques photographies souvenirs de leur passé dérisoire qu'ils «gonflaient» de leurs fantasmes et de ce qu'ils auraient aimé vivre. De toute façon, personne ne viendrait contrôler leurs dires... ni d'ailleurs si ces gens continuaient d'exister... s'ils n'étaient pas déjà morts depuis quelques jours... parfois quelques mois.

L'odeur rance qui vous prenait à la gorge au moment où l'on pénétrait dans leur «existence» était celle de la solitude. Ces êtres se négligeaient, c'était bien pire que «La misère humaine» de Zola. Je ne la trouvais même pas romantique.

Je les écoutais mais je ne pouvais rien faire car c'était trop lourd. Je me sentais même soulagé lorsqu'ils me demandaient un sédatif. J'avais l'impression de les «piquer»... de toute façon, leur seul salut était... **la mort...** La société les avait déjà sacrifiés. J'avais honte et haïssais ce système auquel j'appartenais.... je faisais cependant de mon mieux pour atténuer leur énorme détresse.

Ils étaient assis, ici ou là, attendant que la mort veuille bien d'eux, dans certains cas, ils en étaient réduits à la supplier.

Ce n'était rien en comparaison de ceux qui souffraient physiquement en plus de leur commune souffrance psychologique, la première, de nature aiguë, alors que l'autre était chronique.

J'étouffais face à tant de misère. Cependant deux parades me permettaient de supporter cette inqualifiable empathie...

– Je savais que je me «laverai» de cette indigence durant mon activité de jour dans la clinique que je dirigeais alors.

– J'étais «anesthésié» depuis qu'Arielle était partie.

Les morts:

Chaque fois qu'un mort était signalé à la police, nous étions dépêchés sur place pour établir un certificat de décès.

Ainsi, nous retrouvions-nous avec ces messieurs (quelquefois ces dames) de la force publique là où une vie avait cessé d'être. Tous ces morts avaient cette même expression que je ne connaissais que trop bien puisque je l'avais déjà lue sur le visage de la dépouille de l'orphelin de cette cour blanche de printemps.

L'expression de leurs visages associait tristesse et solitude...

Il y eut cette femme décédée depuis plus de six mois, empuantissant tellement l'air ambiant que les voisins s'en étaient plaints auprès de leur régie.

La mauvaise odeur du cadavre de ces pauvres, de ces démunies était pourtant tout ce qu'il restait d'eux. C'était le seul souvenir de leur pitoyable existence.

Cela justifia que je la respire, que je respire une dernière fois leur souvenir, par respect pour leur bref passage dans ce monde de misère pour ensuite les oublier rapidement et définitivement. J'en profite pour vous demander de leur accorder une dernière pensée, le temps de votre lecture... Merci...

Lorsque je pénétrais dans son «mouroir», la victime se trouvait au fond de la pièce – comme d'habitude, elle n'avait pas ou plus de famille et les voisins n'en faisaient que peu de cas – allongée sur son lit. En plus de son odeur tenace, il y avait ce crissement... en fait, j'en ai vite trouvé l'origine.

Son corps était couvert d'une sorte de préservatif «intégral» qui, par endroits faisait des plis, dans lesquels cheminaient des asticots. Je venais d'atteindre le fond mais heureusement, j'étais capable de faire abstraction de ce vécu dans ce musée des horreurs. Je me disais que c'était irréel, d'autant que c'était tellement vrai que ça finissait par faire faux.

On appelle cela une épidermolyse.

La tête de la morte, appuyée contre le mur, s'était ovalisée horizontalement... ceci ajoutait à l'in vraisemblance des faits et me permettait de ne «pas y croire». Une fois le certificat de décès établi, je suis reparti pour d'autres «aventures»... quelle horreur!!!

Puis il y eut deux autres terribles «histoires» se rapportant à deux enfants, plus précisément à la mère du premier, âgé de huit à neuf ans et l'autre, un enfant de quinze ans et demi.

Le premier enfant:

Il devait avoir environ huit ans. J'avais été appelé par le petit. Il s'était plaint que sa mère ne bougeait plus et refusait de répondre. Dans ce sinistre immeuble de la banlieue de St-Jean où s'était passée la tragédie, j'avais pris un ascenseur qui desservait un étage sur deux. L'enfant m'y attendait et vint vers moi. Il me prit par la main et m'entraîna chez lui. Je traversai une pièce jonchée de vieux papiers journaux et tas d'autres bardas, pour me retrouver dans la chambre à coucher. J'avais remarqué que les brûleurs de la cuisinière disparaissaient sous l'épaisse couche de vieux spaghettis brûlés et d'autres résidus alimentaires ayant débordé de la casserole à l'occasion de cuissons antérieures.

Une fois auprès de sa mère, celle-ci reposait, allongée sur le lit. J'ai alors tenté de l'appeler... sans réponse. Je l'ai secouée par les épaules... aucune réaction. Je l'ai pincée... mais toujours rien. Tout à coup, je me suis rendu compte de la gravité de la situation. J'ai bien cherché une respiration puis une réaction pupillaire... sans succès... **sa maman était morte...**

Le garçon me regardait et **avait l'air si petit et si démun**i. Il tenait un ourson en peluche dans sa main gauche. Je me suis accroupi et lui ai dit que sa maman était partie pour toujours. Je l'ai pris par la main et l'ai emmené avec moi.

Après avoir pris les dispositions nécessaires auprès du service du Tuteur de la ville, je l'ai conduit dans un orphelinat situé au Petit-Lancy. Il ne me semble pas utile de vous dire ce que j'ai ressenti pour cet enfant à cette occasion.

Le petit me demanda de venir le visiter. Je lui promis de venir tous les jours. Par la suite, on me déconseilla de le faire car ils avaient peur qu'il s'attache à moi. Je ne sais pas lequel des deux se serait le plus attaché à l'autre. Toujours est-il que j'aurais pu envisager de l'assumer. Froidevaux appuya toutefois la thèse de «l'abandon». Encore quelqu'un qui n'y entendait rien aux orphelins.

Le lendemain, je lui ai apporté un gros camion télécommandé orange. Ça lui a fait tellement plaisir... je l'ai pris sur mes genoux. J'ai parlé un moment avec lui... moi... enfin, je ne sais plus, puis je l'ai quitté à grand-peine mais comme les larmes commençaient à jaillir du fond de moi, je ne voulais pas rajouter à sa douleur et son chagrin.

J'aurais voulu l'adopter et lui donner de l'amour.

J'aurais voulu l'arracher de sa chaise, le traîner hors de cette misère par la main droite... l'emmener comme aurait dû le faire ma mère, loin de l'orphelinat.

J'aurais tant voulu l'aimer, le protéger et tout donner à ce pauvre gosse, mais je ne remplissais pas les conditions, n'étant pas marié, je n'offrais pas la stabilité d'un foyer... s'ils avaient su à quel point j'étais compétent dans ce domaine, on me l'aurait confié à coup sûr. Bref... j'ai tenté de l'oublier. Putain de vie...

Le deuxième enfant:

J'avais été appelé une fois de plus par la police pour un constat de décès dans les bois de Vernier.

Une fois sur place, je fus conduit par la fliquette de service qui me montra le décédé... Horreur! C'était un garçon de quinze ans.

Il avait garé soigneusement son vélomoteur contre un arbre... et s'était pendu à l'aide d'un tuyau d'arrosage.

Lorsque je me suis approché de lui, j'ai remarqué un détail surprenant: ses yeux étaient couverts d'une sorte de sciure. Après l'avoir nettoyé – il s'agissait probablement de larves d'insectes –, j'ai été frappé par la douceur infinie de son regard empreint d'une éternelle tristesse. L'expression de son visage me troubla profondément.

La gendarmette me supplia de ne pas la laisser seule. Elle venait de terminer sa formation et, dans sa peine et ses pleurs, j'ai ressenti chez elle tant d'humanité que j'ai accepté de veiller avec elle en attendant l'arrivée des autres.

A l'issue de cette ultime expérience, j'ai décidé de quitter SOS. Je n'en pouvais plus de tant de misère humaine. TU PEUX ETRE FIÈRE de toi GENÈVE...!!!

Le motif du suicide de ce doux jeune homme était lié à la peur de présenter à son père un mauvais carnet de notes. Cela acheva de me démolir.

... et il y en eut tellement d'autres... que je vais mettre fin ici à mes narrations.

Vous qui voudriez vous racheter de cette collective responsabilité, contentez-vous d'avoir une minute de silence pour ces hommes, ces femmes et surtout pour ces enfants... morts, dans la solitude, la peur, l'angoisse, enfin dans la misère.

... alors la prochaine fois que quelqu'un de démuné vous demandera de quoi se nourrir... un peu d'attention... de gentillesse... souvenez-vous alors de ceux dont je vous ai rappelé l'infortune et... soyez attentifs à leurs existences...

Ce sera déjà bien...

* * *

Pour en revenir à la clinique de naturothérapie:

Je suivais une formation de médecine, chirurgie pour me propulser au top de ma nouvelle fonction. Cela se résumait à des cours de chirurgie dermatologique, d'ozonothérapie et autres traitements d'avenir dont l'efficacité n'était déjà plus à démontrer.

* * *

Dans ma self-formation, j'avais suivi un cours de très mauvaise qualité et de bas niveau dispensé par un dentiste, portant sur les techniques du soft-laser. Son propos, mal structuré, revêtait une trop forte connotation commerciale puisque son but – mal dissimulé – consistait à vendre à de petites esthéticiennes des soft-lasers n'ayant à vrai dire aucune efficacité thérapeutique, si ce n'est leurs effets placebo. A ce vil procédé d'obédience commerciale s'ajoutait l'indélicatesse du grossissement peu louable du chiffre d'affaires de leur malhonnête entreprise. Mais tout ceci est une fois de plus une autre histoire et ne concerne que la conscience de leurs auteurs, en eussent-ils une...

J'avais rencontré à cette occasion une magnifique jeune femme, quelque peu maladroite qui n'était autre que la fille du médecin-dentiste. Elle végétait dans le mannequinat et avait l'air mal dans sa peau. Je n'osais l'aborder à dessein d'engager la discussion malgré l'intérêt réciproque que nous nous manifestions. Mais de quoi aurions-nous pu parler d'ailleurs? Soudain, je me souvins que le propriétaire de la clinique que je dirigeais désirait créer une plaquette de promotion de notre centre de thérapie naturelle. Dans ce but, il m'avait prié de m'occuper du recrutement d'un mannequin... l'occasion était inespérée.

Fort de ce prétexte, j'ai pu approcher la belle et engager la discussion. Je lui fis part de mes projets concrétisés par le rendez-vous que je lui fixai à la clinique.

Finalement, nous nous sommes vus sur place, le lundi suivant.

Lorsqu'elle s'est présentée à mon secrétariat, je la fis attendre un quart d'heure par stratégie. Je ne voulais pas lui montrer à quel point je l'espérais.

Une fois introduite dans mon bureau, elle s'assit face à moi, et me remit aussitôt son press-book que je parcourus minutieusement... sacrés photographes! Sur certaines de ses photos, je ne la reconnaissais simplement pas.

Je lui expliquai ce que nous attendions d'elle et une fois tombés d'accord, la discussion s'orienta vers les sujets les plus divers et des plus banaux du type «Quelle sorte de resto aimez-vous...?»... «... gna, gna, gna...» et autres inepties du genre.

J'en profitai pour l'inviter au chinois... quelle banalité...

En fin d'entretien, je l'avais raccompagnée à son train, par cette soirée d'hiver. Au moment de nous quitter, je me souviens de l'avoir embrassée sur la joue, bien que cela ne fasse pas partie de nos accords et conventions... je devais lui plaire, à en croire la façon dont elle me serra la main en guise de réponse à tant d'audace.

Plus tard dans la soirée, j'avais pris la liberté de lui téléphoner. Nous eûmes des échanges d'une telle sensualité voluptueuse que je n'oserais les rapporter ici mais je vous laisse imaginer. Cette femme était très libérée, trop d'ailleurs. Par la suite, elle n'eut besoin de personne pour bousiller sa pauvre existence.

Nous nous étions vite revus et elle avait pris l'habitude de me rejoindre chaque matin dans ma maison de Puplinge... Arielle n'y habitait plus, sauf ce jour où elle débarqua sans crier gare. Elle venait rechercher quelques affaires... et nous avait surpris...

Je regrette l'esclandre qui suivit sa venue mais plus encore la douleur qu'elle éprouva et qui la fit réagir ainsi malgré le fait que nous n'étions plus ensemble. Diane quitta immédiatement la maison... je lui emboîtai le pas.

Arielle n'avait pas débordé alors du cadre d'une absolue dignité, ce qui me fit davantage souffrir pour elle.

Arielle dut alors se rendre compte que notre histoire était bel et bien finie... enfin, je n'en sais rien, même à l'instant où j'écris, je me demande ce qui reste de tout cela... et pour elle?... je l'ignore.

Ce vaudeville fut horrible. Tout ceci devint subitement très laid et plus encore, pitoyable. J'avais tellement honte de me trouver dans cette situation et d'avoir fait souffrir, sans le vouloir, **mon Arielle que je ne cesserai jamais d'aimer.**

Nous sommes allés manger ensemble, ce midi... elle est toujours aussi belle... je lui ai caressé la joue... le dos de la main... elle est si douce... tendre... lisse.

Je l'aimerai au-delà de nos morts et la retrouverai au ciel pour parfaire cette éternelle union... je te tiendrai la main... *tu es si Arielle...* je te dirai sans fin... combien je t'aimerai encore, encore et pour l'infini...

* * *

A cette époque de ma vie, j'étais insouciant et ma conscience sommeillait. Je me contentais de construire ma vie professionnelle. Pour cela, je passais beaucoup de temps dans ma clinique afin de concrétiser de nouvelles idées qui fusaient dans ma tête. J'évitais de rentrer trop tôt, ne souhaitant pas retrouver trop vite le vide de ma maison.

J'avais fait la connaissance d'un «thérapeute» qui pratiquait une technique de réduction des rides par stimulation électrique... bof... pas de commentaires, si ce n'est qu'il avait une très belle clientèle débordant largement nos frontières. En effet, il «sévisait» également à Paris et de fait connaissait des personnalités du show-business, acteurs et autres. Aussi notre très luxueuse clinique se faisait-elle un plaisir de recevoir et traiter ce «beau linge» parmi lequel, je ne citerai que Robert Hossein.

Ce monde de strass et de paillettes que je critiquais plus haut, surtout pour les pièges qu'il représente, je le fréquentais bel et bien.

Nous nous retrouvions tous les jours dans de grands restaurants, si bien que j'avais atteint le poids record de cent kilogrammes. Je n'étais **ni heureux, ni malheureux... mais simplement anesthésié.**

Je gagnais très bien ma vie et sortais avec plusieurs femmes simultanément, parmi lesquelles il y avait un top modèle, une dermato, une étudiante en lettres, une économiste puis une deuxième... et d'autres n'ayant pas le même intérêt.

Je m'égarais de plus en plus et m'éloignais de «mon chemin», mon «destin» et surtout je n'avais plus de réels buts... tout ceci fort heureusement n'a pas duré.

Dans cette satanée ville de Calvin, je croyais que l'on m'avait oublié, mais mes ennemis n'ayant que ça à foutre, ne se seraient en aucun cas privés et frustrés du plaisir de me «poursuivre» de leurs assiduités et méchancetés.

Ils commençaient à se dévoiler. Je pouvais enfin mettre des noms sur les têtes de ceux-ci, s'agissant essentiellement de confrères et plus particulièrement des dermatos qui me collaient à la peau comme de vils morpions.

Au début, j'ai cru leurs intentions bonnes, mon œil! Leur chef m'avait proposé une rencontre pour me faire part de certains agissements soi-disant contraires à l'éthique de notre profession et émanant du proprio de la clinique.

A l'occasion de soirées mondaines qu'il organisait ou dans lesquelles il était invité, il aurait pris l'initiative de distribuer mes cartes de visite à qui mieux mieux. Ce faisant, non seulement il usurpait mon identité mais compromettait ma réputation.

Lorsque je l'interrogeai sur ces faits d'une relative gravité, il s'éleva vivement contre mes reproches. Dès lors, nos relations s'engagèrent sur une mauvaise pente qui nous conduisit infailliblement à la rupture.

Même si les observations de ces «braves» confrères n'étaient pas dépourvues de malice et autres perversions, elles me permirent d'éviter certaines complications dont je n'avais nul besoin.

Mes projets professionnels les plus divers se concrétisaient. Il en résultait une forte augmentation du nombre de patients.

De plus, j'avais engagé ce fameux thérapeute français qui drainait une clientèle de qualité. Tout ceci avait comme conséquence un net accroissement du chiffre d'affaires mais également de notre réputation.

C'était sans compter avec les réactions motivées par la jalousie et la convoitise de certains confrères. La surprise en fut d'autant plus grande...

Après une période de dix mois, malgré les incontestables résultats obtenus – je m'étais «saigné» à mort pour ce job –, je fus renvoyé sans ménagement comme un malpropre. On me reprochait... en fait... rien, mais on me le reprochait vraiment.

A seize heures, ce fameux jour, on me pria de réunir mes petites affaires et quitter au plus vite l'endroit que j'avais construit grâce à mes initiatives et mon intelligence. Pour ce faire, le financier engagea un avocaillon à qui je proposai un sifflet de gendarme pour qu'il puisse s'exécuter en bonne et due forme.

Domage... quelques mois plus tard, ladite clinique faisait faillite... c'est la vie qui, d'après J. Brel... ne fait pas de cadeaux...

Le jour du renvoi, je sollicitai l'aide de deux de mes amies pour déménager, Claudine la dermato et Laure l'étudiante en lettres. Ces deux-là m'aimaient beaucoup... moi aussi... mais Claudine détestait Laure à mort... cela, je le jure, je ne l'avais pas non plus prévu.

Au fond, je ne suis pas très prévoyant...

Laure ne détestait personne et surtout pas Claudine. Laure eut l'intelligence de me proposer, en quittant ce champ d'hostilités plus vite que prévu, de remettre à date ultérieure notre entrevue...

* *
*